

Le dérangement des mots, du carnet de notes au dispositif artistique

REVUE MÉDECINE ET PHILOSOPHIE

Arnaud Théval*

*Auteur, artiste

RÉSUMÉ

S'appuyant sur l'expérience d'une résidence artistique de quatre années au sein de l'institution hospitalière de Bergogné à Bordeaux, cet article interroge les effets d'une mise en espace des mots dans l'espace public hospitalier et par la pratique artistique. Cette dernière vise à une agitation de l'espace social par des images et des mots et fonctionne comme une expérience partagée avec les acteurs des institutions dans lesquels j'interviens. Ainsi, là où l'œuvre est un dispositif inclusif et coopératif, la mise en récit du processus artistique est un biais pour penser ma posture d'artiste dans la communauté hospitalière. La dimension non-fictionnel de ces récits permet en effet de coller au plus près des événements liés à ma présence et aux interactions avec les « acteurs hospitaliers ». L'écriture est donc d'abord une preuve qui se mue en un appel à réaction, un appel au dialogue dès lors que les textes sont affichés dans l'espace public de l'hôpital : l'activation du politique se produit au moment de la réception de l'œuvre par la communauté hospitalière. Cette mise en exposition est à la fois une preuve des interactions et une épreuve ; ici celle de l'hôpital par ses propres mots. L'unité de la « communauté hospitalière » est questionnée par mon travail quand je mets en évidence deux langages différents qui l'habitent ; un langage administratif et un langage poétique que je souhaite amplifier. Alors que les mots semblent mettre en lumière les écarts de perception je m'interroge sur l'adversité récurrente, entre arrachage des affiches et censure, que l'on m'oppose : la mise en mot par la pratique artistique dérobo-t-elle du pouvoir ?

Là où pour certain.es l'affichage d'écriture est vécue comme une prise de pouvoir sur le réel, je tente au contraire par ma démarche artistique de créer du commun et les conditions spatiales symboliques et visuelles d'un dénouement de la parole et d'une prise en compte des mots, et non plus seulement des discours. J'infiltrerai donc de la poésie dans l'hôpital pour faire exister autrement les questionnements et les prises de parole, pour saisir la langue hospitalière avec des appellations inattendues. J'appréhende enfin la poésie comme un langage capable de la prise en charge des émotions mais également comme une charge offensive contre une neutralisation qui laisse les mots à la porte des émotions.

MOTS-CLÉS : Art, politique, images, enquête, institution, poésie, non-fictionnel, hospitalité, censure, dissensus, négociation, empêchement, altérité, déplacement

DOI : 10.51328/21201

D'un carnet de notes à un dispositif artistique

L'infirmière est épuisée, elle me raconte ses moments où la vie s'échappe du corps des patients. Elle hurle calme-

ment me dit-elle et afin de ne pas s'écrouler elle consigne dans un carnet les histoires de sa vie au contact de ces fins de vies. Ces mots me giflent mais ma main qui écrit dans

mon carnet ne tremble pas. Je suis dans ma pratique artistique à l'écoute de l'autre avec mon geste professionnel, et le premier est celui de l'enquête. Cette violence m'est racontée dans un jardin artificiel au cœur d'un institut de lutte contre le cancer, sous les rayons d'un soleil printanier. La douceur du moment est une illusion, je tangué à l'intérieur. C'est ainsi que je commence mes immersions artistiques au sein des institutions. Je suis à la recherche des impensés, des assignations et des empêchements qui traduisent nos errements en terme de place des uns et des autres dans les dispositifs, qui traduisent les désirs de paroles entendues, qui réclament dans une rage contenue une envie de reconnaissance.

Ma pratique artistique est une agitation de l'espace social par les images, les mots et l'expérience partagée avec les acteurs des institutions pour qu'émergent d'autres imaginaires possibles. L'œuvre est en soi un dispositif inclusif et coopératif travaillant comme un miroir réflexif et pensant sans la contrainte de l'autorité et sans le soucis de la segmentation des espaces à des fins de contrôle et de pouvoir. Elle est horizontale, je suis transversal et je ne m'adresse à personne en particulier, je ne détermine pas mon action, je propose qu'elle soit vécue dans sa complexité. J'avance à tâtons, je commets des impairs, je fais des erreurs, je cherche par l'expérience de l'art à problématiser les relations complexes qui nouent les acteurs de l'institution hospitalière dans un maelstrom de langages différents et d'oxymores. Si l'écriture est un objet central dans ce projet sur et dans l'institution Bergonié à Bordeaux, c'est probablement que la mise en mot fut une étape cruciale pour moi dans l'appréhension de cet univers mêlant vie et mort dans le même mouvement. Si la dimension littéraire prend une place si importante dans mon parcours artistique c'est sans nul doute que l'enjeu de la mise en récit du processus confirme l'enjeu d'un art s'inscrivant dans une réalité sociale et dont les formes qui en émergent nécessitent cet appareillage « critique » pour en apprécier la dimension toute politique de ce qu'elles contiennent, engagent et déplacent.

Cet article retrace les moments de fabrication et d'activation de ces textes sur une période de quatre années de résidence artistique dans une institution du soin où les récits entendus, appropriés dans une approche non-fictionnelle permettent d'inventer une place singulière pour un artiste mais également un espace commun de réflexion entre exercice de réflexivité pour moi et activation du politique au moment de sa réception pour la communauté hospitalière.

Comment les mots, initialement issus d'un carnet de recherche sont-ils progressivement devenu l'espace à même de créer un dialogue entre ma posture d'artiste et la communauté hospitalière, un dispositif artistique enfin ?

Des mots poétiques et politiques émergent de mon expérience aux contacts d'autres mots, tantôt d'une bienveillance teintée de violence malgré elle ou d'une verticalité toute hiérarchique rendant hostile ou fragile chaque espace hospitalier exploré par ma démarche artistique.

L'hôpital à l'épreuve de ses mots

La première étape de ma démarche ressemble à celle d'un anthropologue menant une enquête sur son terrain, en quête d'indices sur les vécus. Dans le bureau d'une psychologue, nous échangeons sur la relation entre les

médecins et les patients. Elle fera apparaître l'enjeu du mensonge comme d'une nécessité chez les protagonistes, comme un refuge, une ruse ou encore un déni de réalité. Je prends des notes, prolonge la discussion, puis chez moi, je rédige le texte « La source de l'illusion », qui commence ainsi :

Dans l'enchevêtrement de l'institut, derrière une porte, des chaises retournées sur une table sont recouvertes d'un drap blanc. Une lumière blanche souligne des plis et des volumes étranges, comme s'il s'agissait du recouvrement d'un secret oubliée la. Les murs sont nus, ils ne supportent aucuns cadres et les escaliers menant à son bureau adsorbent nos bruits de pas. Elle, inversement, ne se cache pas et ses mots délivrent une pensée. Le mensonge est dans la relation entre le médecin et le patient lache-t-elle. Chez les soignants, nous ne parlons de pas de deni, non, mais assurément d'une dénegation me corrige-t-elle. De sa place de psychologue, elle avance sans détours. Nous dialoguons, j'écris et reformule ici. Le fantasme est dans la toute puissance du médecin, l'institution le porte, le patient la lui demande. Tous trois s'accordent sur l'évitement, comme un encouragement à poursuivre la fabrication d'une illusion. A dessein, une image est travaillée comme un creux ; un confort nécessaire pour tout le monde dans un quotidien ou la vitesse a pris le pas sur le temps qu'il faudrait pour penser sa propre fin. Le soin n'est-il pas aussi un acte marchand ? Nous redoutons l'incertitude, la raison domine et aux confins de celle-ci, une image se confirme. Elle dessine avec habileté le fantasme de s'en sortir avec l'illusion de la remise. Pour une fois le flou est convoqué pour le bien du patient. Etrange écart de se voir confirmer par les praticiens de la raison, la preuve du flou de son histoire. Le mensonge serait-il ce lien nécessaire entre le médecin et le patient ?

« La source de l'arc-en-ciel » (Théval, 2017, Institut Bergonié)

Enfin, je propose à la psychologue et à deux autres médecins de réagir en annotant une version papier que je leur adresse. Leurs mots griffonnés dans la marge rectifient les miens. Ce faisant je crée un premier écart dans la représentation de la relation entre le soignant et le soigné, grâce à l'emploi de mots interprétant une discussion délicate. La réaction et la réception par le corps médical est donc l'enjeu et leurs mises en situations va créer le dissensus. Je photographie les trois pages annotées et je les reproduis en photographies de grand format. Elles sont toutes trois encadrées et associées à une image photographique représentant un coin du dépositoire. Sur le mur, une aquarelle représente vaguement un petit arc-en-ciel et un classeur mural aux tranches colorées m'évoquent aussi un arc-en-ciel. Ces deux signes symbolisent selon moi, deux langages différents, celui poétique et celui administratif renvoyant tout deux à la figure de l'arc-en-ciel dont chacun sait qu'il s'agit d'une illusion d'optique. L'accrochage des ces quatre images est réalisé dans un petit salon de l'étage de la direction et il me sert comme point d'appui pour entamer un débat avec les professionnels sur le sujet du mensonge.

C'est la seconde étape de mon processus artistique qui consiste à mettre en situation les « objets » émergeant de mes échanges. L'enjeu n'est pas leur validation esthétique mais leur activation politique. En prenant place dans l'espace de l'institution ils vont déclencher quelque chose. Je cherche à les mettre en discussion afin de trouver les raisons de leurs discrétions. Ici, la notion de malentendu



Figure 1 . Carnets de recherches (2017-2021), Arnaud Théval « Blanc maquillage », Institut de lutte contre le cancer Bergonié, Bordeaux.

trouve un point culminant car l'attendu de l'art (disons la culture) à l'hôpital est plutôt de faire du bien, de faire du beau et de rassurer. Or, mes propositions si elles contiennent du beau, contiennent également du questionnement, parfois bien maladroitement elles heurtent violemment le spectateur ou la spectatrice (question de réception et de point de vue).

Avant que le débat ne commence, la photographie avec les deux arc-en-ciel est censurée. Sur la première page du classeur, le contenu a choqué :

Madame, Mademoiselle, Monsieur, Un membre de votre famille vient de décéder à l'Institut Bergonié. Vous souhaitez une mise en bière dans notre établissement. Je tiens à vous informer, qu'au-delà du 3ème jour d'accueil du défunt(e) dans la chambre mortuaire, il est appliqué un tarif de prestation de 45,75 euros par jour. La période d'accueil inclut le jour d'admission à la chambre mortuaire sans prendre en compte le jour de départ.

Mais personne ne me dit rien, je ne connais pas la raison. Silence des responsables. Sans sourciller, je poursuis avec les invités, trois médecins et un directeur de l'institut. La conversation met en espace les écarts de perceptions et de relations. Nous exprimons avec les mots nos représentations et nos croyances. Malgré nous, nos cultures artistiques, philosophiques, médicales et managériales nous expriment. Même si la dispute est policée elle permet de faire émerger nos divergences.

Cette mise en espace de nos mots est une étape décisive pour une mise en équivalence de nos paroles. Mais ce jeu de questionnement des places des uns et des autres dans « un partage du sensible » (*Le Partage du sensible*, J. Rancière 2000) est heurté par la censure de l'œuvre qui met à nu la radicalité unilatérale et violente de l'équipe de direction d'alors. Tandis que la petite assemblée descend pour écouter une autre situation à laquelle je les convie, les trois photos des textes sont retournées. Je retrouve l'infirmière du jardin artificiel sur le parking pour lire chacun notre tour un texte sur l'arrivée de la mort dans une chambre d'hôpital. La petite enceinte qui amplifie le son de nos voix grésille et nos mots parviennent aux oreilles d'une assemblée médusée et traversée de passant étrangers à la situation. Mais si l'écoute est inconfortable, cela ne nous affecte pas car l'essentiel est ailleurs. Il est dans le passage du secret d'une pratique littéraire de longue date à son expression publique. L'infirmière

ne s'est jamais sentie ni le courage, ni la légitimité de prendre cette parole dans son propre lieu de travail et encore moins de pouvoir assumer sa part de créativité. Lorsque nous étions assis dans le petit jardin artificiel, elle et moi, avons constaté la similitude de nos relations aux événements : les mots nous aident à les nommer, les mettre à distance et à poétiser en quelque sorte leurs violences. Sous le soleil d'alors, elle m'a lu un texte qui m'a ému. Tandis que j'écrivais directement dans mon carnet mes émotions, l'idée m'est venue de créer cette situation. Ni elle ni moi n'avions performé la lecture d'un texte sur l'arrivée de la mort sur un parking à l'entrée d'un hôpital. Nous nous sommes donc autorisés à prendre la parole, à exprimer nos peurs et à les partager. Les mots que j'employai un peu plus tard dans cette même journée pour négocier auprès du directeur adjoint le rattachage de ma pièce sont formulés en vain. C'est donc par l'écrit que je m'adressai à lui pour obtenir des explications. Je déteste rester dans l'ignorance, le silence est un refus de débat, une nouvelle violence.

Je caviarde, il arrache mais je ne renonce pas à mettre en mots

L'expérience de cette censure à l'hôpital est rude et mon processus de création s'en trouve questionné. Suis-je à ce point maladroit ? Ce qui est certain c'est que la fabrication d'images s'en trouve affectée au point de trouver une place d'arrière plan dans les situations que je crée. Le texte prend le dessus et s'affirme chez moi comme une nécessité. Peut-être que l'image est, à ce stade du travail, trop signifiante pour pouvoir tenter de créer un écart ? Toute image dans l'hôpital est sujette à controverse. J'y reviendrai. Donc, j'écris tous les moments que je vis à l'hôpital, d'abord comme un carnet de bord sans autre objectif que de produire une mémoire du travail, puis peu à peu comme un exercice de style contenant l'exigence de raconter mes expériences en peu de mots. Progressivement, les couleurs s'imposent dans mes textes comme un jeu inconscient avec la censure initiale (originelle). À chaque situation une couleur émerge et vient s'accoler à un mot situant l'enjeu du texte. De « Blanc maquillage » à « Cuivre politique », je construis un récit de mon âpre progression dans le brouillard des représentations et de la vitesse hospitalière. Extrait :

Cuivre politique La maison du droit se trouve à l'étage

d'un immeuble miroir et la salle d'attente est riche de brochures d'informations sur les droits des citoyens. Avec Melanie, juriste de formation, nous avons préparé des questions à partir de la convention écrite entre l'hôpital et le collectif des acteurs de l'art. Celles-ci tournent autour du lien hiérarchique, de sa légitimité et du partage des décisions. La juriste qui vient nous chercher ne ressemble pas à celles qui illustrent les brochures. Immédiatement, elle contextualise notre récit sur le droit du travail qui détermine les relations de type employé-employeur. Nous ne sommes pas du tout dans cette configuration là. Enfin, elle précise les règles du droit en propriété intellectuelle, se référant à l'article L121-1 prévoyant que l'auteur jouit du droit au respect de son nom, de sa qualité et de son œuvre. Retirer une œuvre sans consentement de l'auteur peut relever d'une atteinte au droit de divulgation de l'œuvre prévu à l'article L121-2, affine Melanie. Après avoir caviardé ma production, rien ne se passe. Celle-ci reste emballée dans son papier bulle. Le temps de l'exposition est passé, l'été aussi, l'automne s'annonce et le temps long de l'hôpital s'installe sur la relation. Comment s'accorder sur le paysage de nos rapports, avant que l'hiver ne s'installe ?

"United color of" (Théval, 2017, institut Bergognié)

Mais avant, il m'a fallu effacer le texte « institutionnel » pour assumer ma demande de présenter à nouveau la pièce « La source de l'illusion ». Je caviarde ma photographie en recouvrant tous les mots de blanc. Ce faisant, je surligne l'absurdité de la censure initiale et j'ajoute à l'œuvre l'échange épistolaire avec la direction. Il faut maintenant la présenter à nouveau et cela se fait dans un nouveau moment que je nomme « Crépitements ». Il ne se dira rien à ce sujet, le directeur général adjoint est parti, l'histoire est passée. Une autre situation se présente à moi avec une nouvelle équipe de direction qui peut donc rejeter le geste de censure. Une autre censure se prépare, moins frontale mais non moins violente. Je propose d'afficher mes textes dans l'espace public de l'hôpital, sur des murs un peu défraîchis. Une dizaine d'affiches 80 x 120 cm retrace l'histoire en train de se vivre. Quatre d'entre-elles sont des portraits d'agents hospitaliers, elles seront toutes arrachées.

De nouveau, la consternation et le silence. Personne ne réagit, aucune prise de position de la direction sur l'acte de vandalisme. Rien. Je décide de rien faire et de laisser visible le résultat de ces arrachages. Aucune revendication ne viendra, mes mots dérangent quelqu'un, mais qui ? L'aporie de ma présence à l'hôpital est criante, je suis indésirable. Comment rester ? Il est vraisemblable que ce qui me fait tenir au-delà de l'excellente relation avec Laura Innocenti (la coordinatrice culturelle), c'est l'écriture. C'est sans doute, par ce travail quotidien d'écriture et de production d'une pensée sur ma place dans l'hôpital qu'émerge un profond désir de résister. Quelque chose résiste aussi dans le corps social, c'est bon signe, je touche quelque chose d'essentiel (un refus du partage du sensible?) mais dont la mise en mot par ma pratique artistique est mal vécue, rejetée et violentée (je dérobe du pouvoir ?). Et quelque chose résiste en moi, comme si cette adversité récurrente construisait ma propre légitimité à négocier ma place ici sans rien lâcher de ma démarche. Avec mes petits mots, je peine à faire exister ma proposition dans l'institution hospitalière.

Le mariage et la mort, les mots qui fâchent

Mon immersion dans l'institution se poursuit et elle me conduit à faire se croiser l'éthique et l'esthétique. Si la censure et le passage par le droit relèvent d'interdictions factuelles, l'éthique est une dimension plus abstraite mêlant déontologie et philosophie morale. Et sans nul doute possible, la poésie peut contribuer à faire exister autrement les questionnements et les prises de parole. C'est le pari qui m'intéresse. La création des comités d'éthique est une obligation et l'institut s'y lance. L'équipe est élargie à des personnalités extérieures, j'y suis convié. Puisque les mots accompagnent désormais totalement ma pratique artistique et qu'il s'agit ici d'en produire un récit pour cet article, je propose un détour par le texte publié sous le titre « Hôpital cherche Nord » (Hôpital cherche Nord, Arnaud Théval, 2021). Plus spécifiquement, la dimension non-fictionnelle de ce récit nous permet de coller au plus près des événements liés à ma présence et aux interactions que j'engage avec les « acteurs hospitaliers ».

Je me retrouve invité à participer à une réunion sur l'éthique avec les représentants des cultes. L'objet de cette concertation est de mener une réflexion sur la place des religions dans l'hôpital et donc de parler des enjeux de laïcité. Personne ne me connaît et j'écoute les positions des uns et des autres, parfois en questionnant l'emploi de mots dont le sens m'échappe... Le nouveau directeur général adjoint, ne pouvant laisser ainsi mes interventions sans cadre, m'invite à sortir du bois et à expliciter la raison de ma présence. L'image du bois m'évoque celle d'une forêt dans laquelle quelques animaux se faufilent, invisibles au regard des hommes. La figure du loup se glisse malgré moi dans mon récit pour situer ma place d'artiste, le sens de ma présence et de mon processus de création dans l'hôpital. La création d'une œuvre dans le dépôt éveille la curiosité et chacun évoque une relation singulière à l'art. Il y a l'inquiétude de quelque chose de trop original laissant sur le bas-côté du chemin ceux qui n'y comprendraient rien. Ou que l'œuvre à la beauté trop abstraite éloigne le regard par sa froideur. Mais il y a unanimité sur le besoin d'ouvrir à autre chose que la souffrance vécue à l'hôpital. L'indétermination fait consensus... pour l'instant. La grande salle de réunion baigne dans une lumière tamisée par les rideaux à lamelles et dans le silence, nous attendons des cadres hospitaliers afin d'évoquer quelques points épineux dans les relations aux patients. Certains religieux proposent leurs services à des patients qui ne les attendent pas et les hospitaliers ne savent pas qui sont ces chercheurs deambulants dans les chambres. L'agacement est palpable car ce frottement avec les croyances religieuses est susceptible de modifier la distance professionnelle des soignants avec les patients. Il arrive par exemple qu'un patient en fin de vie veuille se marier et qu'il demande à son soignant d'être témoin. Religieusement l'affaire est vite entendue mais civilement ça se complique car même si la personne témoin garde sa liberté de conscience, elle se trouve néanmoins engagée dans une relation qui dépasse le cadre professionnel et peut altérer la neutralité nécessaire à l'accompagnement d'un patient en fin de vie. L'institution décide le statu quo, chacun peut choisir et tout le monde s'abrite derrière la charte de laïcité de 1905 qui sera de nouveau affichée dans tous les services ; les blouses blanches restent sur leur faim. Le sujet me captive tant il contient la promesse d'une rencontre entre éthique et pratique artistique, de celles qui permettent d'inventer un nouvel espace de représentation et d'activation du politique.



Figure 2 . « La source de l'arc-en-ciel », détail (2017), Arnaud Théval et Lettre du Directeur Général adjoint expliquant le motif de la censure, Institut de lutte contre le cancer Bergonié, Bordeaux.

« Hôpital cherche Nord », extrait (Théval, 2021, éditions Dilecta, Paris)

Je choisis de mener l'enquête dans le service de soins palliatifs en discutant de la question des témoins lors des mariages en fin de vie. Si le sujet est délicat, il est aussi rare mais les professionnels sont remués par la question. Ils me racontent plusieurs histoires à partir desquelles je compose un récit global avec ce texte nommé « Blanc champagne » :

Dans la chambre, elle est allongée, rayonnante et belle. La famille est bien habillée et son enfant ne cesse d'immortaliser la scène en photographiant chaque précieuse seconde. Les infirmières et les médecins se pressent autour du lit et bien qu'un peu embarrassés, ils semblent heureux. La cérémonie peut commencer. La jeune infirmière a accepté d'être témoin dans un balbutiement dont on ne sait s'il s'agissait d'une hésitation, d'une acceptation franche ou bien fruit d'une pression liée à sa position. Ils sont tous là autour du lit. L'adjoint au maire remplit son office, les voila mariés. Le champagne est servi, les enfants sont heureux. Ce moment, arrache au temps, sublime la séparation à venir. Son état s'aggravant, il a fallu tout préparer en urgence. On voyait qu'elle serrait les dents mais personne n'a rien dit. Puis les infirmières ont remis les perfusions de morphine. Puis les invités sont repartis discrètement, emus. Les médecins sont saisis de voir à quel point la chambre est un lieu privé. Son mari l'embrasse, son enfant lui baise la joue, un dernier calin et ils quittent la chambre. La douleur est devenue trop insupportable. Elle demande dans un dernier effort la sédation. Le soir-même elle quitte notre monde avec son nouveau nom. Le lendemain matin, l'administration est en proie à une panique nouvelle, personne ne connaît cette patiente. Elle a disparu.

« Blanc Champagne », Extrait de « Hôpital cherche Nord » (Théval, 2021, éditions Dilecta, Paris)

Ce texte « Blanc Champagne » est associé à la photographie de l'infirmière qui a été témoin d'un mariage « de fin de vie ». Nous avons échangé, puis je lui ai proposé de réaliser une photo avec les mêmes habits qu'elle avait mis lors de la cérémonie. Je lui explique tous les enjeux de ma démarche, ceux de l'image et elle accepte. Puis, je produis une affiche que j'accroche dans un local où les personnels soignants viennent chercher du matériel.

Quelques-uns passent, nous commentons l'image et les réactions sont plutôt amusées, y voir une collègue qui devient une star et intéressées que le sujet puisse être évoqué. Avec la médecin qui accompagne le projet nous rejoignons la cadre de service qui revient de congé maladie. La discussion commence et je la retranscrit dans un texte que j'appelle « balisage, cadrage et maréage » :

La pièce est surchauffée, la responsable de service et la médecin sont en blouse tandis que sous mon pull j'étouffe. A moins que ça ne vienne de l'entretien, à propos de mes fonctions, qui se déroule comme un examen en règle. Puisqu'il m'est difficile de ne pas déborder du rôle assigné à l'artiste, elles voient plusieurs personnes en moi et s'inquiètent du glissement de l'une à l'autre. La bagarre sémantique démarre sur la définition des contours de mon travail et de ses incidences. Le sujet du mariage, que je tente de lancer, résiste à chaque départ de discussion, l'éthique n'a pas sa place dans ce débat. Puis à mesure que nous nous enfonçons dans la forêt dense des enjeux liés au service, à sa philosophie et aux personnes y travaillant, l'échange prend de l'épaisseur. Il ouvre un univers où l'intime croise le professionnel dans une brouette difficile à faire circuler dans les chemins peu carrossables de nos émotions. Mon texte « Blanc champagne » est aigre et quand la psychologue du service entre pour le lire, ses mots s'articulent lentement et silencieusement sur ses lèvres. Elle pose des conditions à son affichage, elle réclame un cadre en suggérant une dureté.

L'avion tangue au-dessus d'un marécage. Dans les méandres du sujet, j'apprends que certains médecins incitent les patients à se marier, dans une perspective de protection des biens. « Les questions de l'amour et du sens sont peut-être dévoyées », ose-t-elle. Le sujet du mariage est profondément intime, il remue des histoires enfouies, des cultures propres à chacun. Pousser au mariage implique aussi de devoir l'accompagner et l'organiser, ce qui demande du travail à l'équipe. « La tentation de la maîtrise face à l'indétermination de l'art ? – Non, celle du balisage me sourit-elle la mine fatiguée. Entre les plots nous avons besoin de vérifier que la piste d'atterrissage existe. » Dehors, la nuit est tombée, sans tamiser notre désir de travailler autour d'une œuvre.

La discussion reprend quelques semaines plus tard avec la psychologue du service. Devant la porte de son bureau ferme, la personne de l'accueil et moi l'attendons. La voici, un peu essoufflée par son dernier rendez-vous et les marches gravies



Figure 3 . « Blanc champagne », détail de l’affiche (2019), Arnaud Théval, Institut de lutte contre le cancer Bergonié, Bordeaux

a vive allure. Elle nous invite a nous assoir pour discuter de mon œuvre sur le mariage. Au meme moment elle se saisit d’un sandwich, lui enleve son papier d’aluminium et croque dedans : « Pas eu le temps de manger aujourd’hui ! » C’est un peu genant car il va falloir commencer par un monologue. La personne de l’accueil prend les devants et definit l’axe de mon travail tandis que la psychologue engloutit son repas.

Mon texte, m’indique-t-elle, est percu comme violent par les infirmieres qui l’ont lu durant l’heure – unique – de son accrochage tandis que je me trouvais dans le bureau de la responsable du service. En s’appuyant sur son role dans le service, elle m’avoue etre allée voir l’infirmiere qui a pose pour ma photo et qui m’a raconte son histoire, pour s’assurer que celle-ci avait bien reflechi a son geste et a ses consequences. Mon sang ne fait qu’un tour, j’ai la desagrece impression qu’en choisissant de sur-pointer l’enjeu de l’image de soi, elle exprime le soupcon que je manipulerai le personnel pour servir ma cause.

Elle s’agace a son tour de voir que je doute de l’honnetete de sa demarche. L’echange menace de s’arreter la. La personne de l’accueil temporise. La psychologue reprend sur le sujet du mariage. Pour les jeunes femmes c’est, dit-elle, le plus beau jour de leur vie, et l’associer a la mort est violent. J’explique que justement l’œuvre est la pour pointer la concomitance de cet ecart dans un cadre institutionnel peu regardant ou maladroit. Le consentement des personnes qui participent a mes travaux doit etre eclaire, insiste-t-elle. Je repete que ma demarche vise a declencher une reflexion avec les membres du service et que pour creer le debat il faut d’abord du dissensus. Mais pour elle, dans un systeme hierarchique, c’est la responsable qui decide du cadre en amont, etant entendu que le consensus doit prevaioir parce que « si c’est le bordel, c’est nous qui assumons » conclut-elle. Bon, et la confiance dans tout ca ?

Il est midi

Le dispositif qu’invente l’institution pour se mettre au travail autour de sujets dont elle se demande s’ils relevent de l’ethique ou non passe par une succession de moments cooperatifs nommes « les midis de l’ethique ». Un dejeuner sur mesure est commande et les personnes presentes echantent autour du buffet. La responsable de l’accueil presente une methode tout en proposant qu’elle soit discutee. Immediatement, la confidentialite des temoignages est mise en cause : il ne faudrait pas s’autocensurer sur la critique de pratiques genantes perpetrees par des collegues. L’image du lanceur d’alerte surgit. A qui

faire confiance pour se lancer dans l’histoire ?

Comme un detour utile, la question du mariage survient, meme si elle est a priori eloignee du quotidien hospitalier. En elargissant le propos, il s’agit d’analyser la possibilite de dire oui ou non dans une institution hospitaliere. Le temoin hospitalier est-il compatible avec la distance professionnelle de rigueur ? « Le consentement comme un dispositif versus le consentement comme disposition » releve un representant d’un culte.

Cote a cote les figures de la mort et des maries marchent dans un etrange ballet que personne ne souhaite regarder. « Moi j’aurais invente un mensonge pour dire non » propose un invite. Et revoila le mensonge comme outil salvateur. La psychologue signale que le debat se deroule comme si chacun allait seul au front car la question n’est pas pensee en groupe. La figure de la guerre ressurgit elle aussi, comme un spectre, liee a l’angoisse d’avoir ou non a aller a l’enterrement de l’un des maries dont on aurait ete temoin.

Plus tard, je lis mon texte Blanc champagne. Il combine plusieurs histoires afin de creer un effet de fiction. Mais l’empreinte du reel est si puissante qu’avec mes mots les auditeurs sont conduits au cœur du propos, la chez eux. Le recit et son effet produisent une sorte de catharsis et une fois l’emotion passee, les langues se delient.

« Décousu ! C’est n’importe quoi » reagit l’une des medecins du service. Elle ne parvient pas a faire la part des choses et a se detacher des histoires qu’elle a vecues intimement. Un invite souligne que sur le modele de Paul Ricœur ce texte est a la fois recit et prescription, il nous conduit sur le chemin d’un travail. Sans doute pense-t-il a cette distance utile, philosophique, pour doter l’affect d’une forme d’objectivite ? Les autres auditeurs ne se posent pas la question de la realite de l’ecrit. Celui-ci les marque, il est comme une forme physique dans l’espace de nos debats sur l’ethique. La question du consentement entrainee par la situation de devenir temoin lors d’un mariage au sein d’un hopital constitue bien une question ethique, conclut le petit groupe. Il sera propose a l’instance suivante de fabriquer quelque chose pour aider les personnels se retrouvant dans cette situation. Les mots de ces histoires d’amour en fin de vie et ma photo de cette infirmiere assise sur le lit ont cree un partage faisant exister la question au-dela d’un coin de service. Ces images se melent aux moments que j’ai traverses avec cette autre famille, pour un mariage heureux. De nouveau etranger au groupe, je realise quelques photos souvenirs, dont celles de

la petite famille dans les jardins de l'hôpital. Une première. »

« Balisage, cadrage et marecage », suivi de « Il est midi », Extraits de « Hôpital cherche Nord » (Théval, 2021 éditions Dilecta, Paris).

Des couloirs à l'espace public de l'hôpital

Ce récit traversant l'éthique fait émerger de nouveau la difficulté de mettre en mots l'enjeu soulevé et de le partager pour créer de la parole publique, du commun. Néanmoins, des détails soulignent que l'institution se déplace par quelques appropriations de ses professionnels. Par exemple sur les réseaux sociaux, j'ai vu apparaître des images un élu de la mairie officiant en plein jardin de l'institut. Justement, je sors des étages de l'Institut pour évoquer maintenant le projet « Le chemin de sa personne ». Il s'agit d'une œuvre dispositif qui prend place au cœur historique de l'hôpital. Associé à un collectif d'architectes, j'entrepris avec eux de questionner les usages et les relations qu'entretiennent les professionnels, les passants et les accompagnants ou les bénévoles. Nous proposons des actions performatives, poétiques et politiques qui prennent les formes d'installations éphémères et spectaculaires dans des espaces de passages. Chacun est invité à prendre la parole, à nous raconter ses histoires hospitalières. Nous écoutons les mots qui se cachent derrière les phrases convenues, les objets que chacun cache au fond de ses poches et nous découvrons les paysages qui occupent les imaginaires des personnes lorsque saisies par la maladie elles entrent ici. Si tout le monde semble désorienté c'est bien parce que l'hôpital ne réussit pas ou plus à créer les conditions spatiales, symboliques et visuelles qui ouvrent des appropriations symboliques. Nous proposons une œuvre spatiale, colorée et imagée articulant différents espaces entre eux. Le passage abrité et sombre est renversé par un travail de lumière et il propose des usages inédits (en lien l'espace de rencontres et d'informations). Une place centrale fait émerger des maisons colorées, un banc géant et vient se connecter au dépositaire. L'enjeu est de proposer un espace en plus, une œuvre invitant à l'appropriation pour créer d'autres conditions à l'échange et dont sa forme se verra augmenter par de nouvelles propositions d'autres artistes. Cette incrémentation est un mouvement infini, l'œuvre est un processus, sinon elle reste à l'état d'objet esthétique posé là. Nous verrons. Chacun des trois espaces constituant le projet est renommé : « La place de l'arc-en-ciel », « le passage du cœur battant » et « le sablier inversé ». Des plaques de rue viennent ainsi nommer des espaces sans noms. La poésie s'invite en proposant à la langue hospitalière d'être saisie par des appellations inattendues. Peu à peu les oreilles se sont habituées à ses mots et la maladresse de leurs usages a disparu lors des réunions de présentations du projet. Voilà maintenant deux années que « Le chemin de sa personne » progresse dans les imaginaires des personnels et des panneaux de présentations ont été installés sur les lieux en attendant le démarrage du chantier.

De la censure initiale à la création de cette installation, quatre années se sont écoulées et l'institution et moi avons fait connaissance, personne n'a mâché ses mots. La confiance dans mon processus de création a permis de franchir une étape en tentant de changer de paradigme quand il s'agit d'inviter l'art à se faire dans une institution hospitalière. Tandis que la première pièce du chemin est livrée

(rénovation de l'Espace de Rencontres et d'Information), un représentant syndical entre dans le local, fait mine de discuter avec nous et nous agresse verbalement. Il nous soupçonne d'être les représentants d'une secte, la secte de l'arc-en-ciel. Il réfute tous nos arguments, n'écoute pas notre histoire, il refuse le dialogue, il est dans sa posture. Le malaise s'installe car ses mots sont ceux de la suspicion se prolongeant sur le terrain de la calomnie. Ce faisant, il nous insulte. La violence de ses mots est absurde, mais si nous pouvons lui reconnaître de jouer son rôle contre la direction, nous ne pouvons accepter qu'il distille le poison de la confusion ou du complotisme. Je vois dans cette énième agression que les mots et les formes de ma pratique artistique viennent heurter un autre espace de pouvoir, celui qui s'octroie le droit de parler à la place des salariés de l'hôpital. Notre proposition de créer un lieu plus horizontal semble contrarier les rapports de force en présence.

D'un côté, l'institution hospitalière avec sa nouvelle culture managériale doublée d'une communication bien pensante se fabrique un discours d'accueil censé parler à tout le monde. De l'autre, les médecins se voient dotés d'infirmiers et d'infirmières d'annonces pour traduire le vocabulaire médical et adoucir les mots du diagnostique. Chacun tente d'amoindrir sa violence en y répondant par une extrême attention à l'autre... avec des mots qui neutralisent. Mais faut-il continuer à neutraliser l'hôpital, à se méfier des mots qui échappent et à poursuivre une conception de l'hospitalité calquée sur les mêmes soucis de rentabilités : espaces clairs, colorés, flux simples et communication limpide. De l'école à la prison, de l'ehpad à l'hôpital le risque n'est-il pas toujours cette répétition d'une recette un peu trop rationnelle ? Les mots souffrent de devoir se polir au risque de ne plus contenir rien d'autre que l'absence de signifiant... ou comment à trop vouloir penser le consensus, nous fabriquons des déserts blancs (un peu coloré quand même) propices à la fuite de l'imaginaire. À force d'évitement ne fabriquons-nous pas l'illusion d'un confort neutre, générant inversement les peurs et les désorientations ? À moins que ...



Figure 4 . La place de l'arc-en-ciel, Arnaud Théval + Cancan, Le chemin de sa personne (2020), esquisse – Illustration © Cyrille Beirnaert. Institut Bergonié, Bordeaux